

Philosophiques

philosophiques

Jean-Baptiste Rauzy, *La Doctrine leibnizienne de la vérité. Aspects logiques et ontologiques*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 2001, 353 pages.

Christian Leduc

Volume 30, numéro 2, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008663ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008663ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leduc, C. (2003). Compte rendu de [Jean-Baptiste Rauzy, *La Doctrine leibnizienne de la vérité. Aspects logiques et ontologiques*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 2001, 353 pages.] *Philosophiques*, 30(2), 479–482. <https://doi.org/10.7202/008663ar>

une telle demande et semble accepter le statu quo institutionnel (p. 165). En effet, il semble accepter la structure institutionnelle internationale comme étant inaltérable et insiste plutôt sur l'urgence d'assister les sociétés défavorisées, et ce, à *l'intérieur d'une telle structure institutionnelle*. Rawls aurait donc négligé la distinction entre devoir de justice et devoir d'humanité.

Telle est, selon l'auteur, la façon adéquate de comprendre l'erreur de Rawls. Tan, pour sa part, soutient qu'une théorie de la justice sociale internationale exige une réforme en profondeur de la « structure de base » internationale qui constitue l'arrière-plan sur lequel se tissent les relations entre États. Pour Tan, s'il est possible de défendre, au niveau national, une structure de base égalitariste pour contrôler les inégalités socio-économiques et éviter l'exploitation plutôt que de s'en remettre à la charité, alors il en est de même au niveau international.

Je crois que la critique de Tan est percutante et que l'auteur apporte un éclairage intéressant sur notre manière de penser la justice distributive au-delà des seules frontières nationales. Cependant, on regrettera que Tan ne s'attarde pas plus aux implications pratiques et institutionnelles de ses thèses. Par exemple, la justice distributive internationale implique-t-elle la formation d'un État mondial? Tan effleure le sujet et rejette très rapidement une telle éventualité (p. 100-101). Mais dans ce cas, de quelle façon doit-on orienter la réalisation institutionnelle des obligations internationales de justice distributive? Doit-on proposer une taxe mondiale, comme le fait Pogge? Quelles en sont les implications sur la souveraineté étatique? Tan ne s'attarde malheureusement que très peu à ces questions, même si le dernier chapitre du livre (chap. 8) est consacré aux relations entre la théorie « cosmopolite » qu'il défend et la pratique politique concrète.

Toujours dans l'optique d'une critique sévère du libéralisme politique version « globalisée », l'ouvrage de Tan aborde plusieurs thèmes fort importants, allant de la question de la tolérance des régimes non libéraux, aux débats entre libéraux et communautaristes, en passant par les relations ambiguës entre liberté individuelle et souveraineté étatique. Il est bien sûr impossible de résumer entièrement le propos de l'auteur en ces quelques lignes. L'ouvrage de Tan dans son ensemble est d'une très grande qualité. Nous devons féliciter l'auteur pour les idées originales qu'il défend ainsi que pour son souci d'argumenter avec rigueur. L'ouvrage contient également une bibliographie exhaustive qui sera très utile pour le lecteur désirant poursuivre la réflexion. Il s'agit d'un livre important pour tous ceux qui s'intéressent aux débats sur la justice sociale internationale.

PIERRE-YVES NÉRON

Université de Montréal

Jean-Baptiste Rauzy, *La Doctrine leibnizienne de la vérité. Aspects logiques et ontologiques*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 2001, 353 pages.

Cet ouvrage provient de la thèse de doctorat de Jean-Baptiste Rauzy écrite sous la direction de Jacques Bouveresse. Ce travail s'est accompagné de l'édition et de la traduction d'une série de textes de Leibniz publiée aux Presses Universitaires de France en 1998 sous le titre *Recherches générales sur l'analyse des notions et des*

vérités. Ce recueil a donné accès à un bon nombre d'articles leibniziens importants, surtout de logique et de philosophie du langage, à des lecteurs peu familiers avec la langue latine.

Dans la longue histoire du commentaire leibnizien, on peut se demander où se situe le présent ouvrage. Il y a quelques années, Albert Heinekamp avait justement brossé un tableau général des différentes approches de la philosophie de Leibniz qui ont vu le jour au xx^e siècle (« L'état actuel de la recherche leibnizienne », *Études philosophiques*, n° 2, 1989). Dans le monde francophone, des commentateurs importants comme Martial Gueroult, Yvon Belaval, André Robinet, Michel Serres et plusieurs autres ont participé à ce travail exégétique. Toutefois, l'un de ceux qui inaugurèrent cet intérêt marqué pour la philosophie leibnizienne au début du siècle, à peu près au même moment où Bertrand Russell publiait *A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz*, fut Louis Couturat dans *La Logique de Leibniz d'après des documents inédits* (Hildesheim, Olms, 1969). Ce texte, ainsi que celui de Russell, a donné lieu à une interprétation dite panlogique de la philosophie de Leibniz : la primauté était accordée à la logique philosophique par rapport aux autres disciplines chez Leibniz, ce qui revenait à soutenir que la plupart des thèses leibniziennes prenaient leur sens à partir de considérations logiques. Rauzy, sans adopter pleinement ce point de vue, s'intéresse à son tour aux éléments proprement logiques de cette philosophie ; en continuité avec l'ouvrage de Couturat, la théorie leibnizienne de la vérité n'est pas ici comprise par Rauzy sous un angle épistémologique, mais avec l'œil du philosophe de la logique et du langage ; elle prend par conséquent comme thèmes centraux des problèmes relatifs à la proposition, aux termes qui la composent, au rapport entre un concept et son objet, etc. De plus, comme le titre le laisse entendre, les thèses ontologiques directement rattachées à ces composantes sont aussi explicitées.

Rauzy note dans son introduction que ce texte se veut surtout une contribution à la compréhension de la philosophie leibnizienne comme étape majeure de l'histoire de la sémantique (p. 48). En fait, entre les logiciens médiévaux et les philosophes analytiques plus contemporains dans la lignée de Frege et Russell, Leibniz est présenté par Rauzy comme un acteur de premier plan qui dirigea et influença de manière plus ou moins constante les débats jusqu'à ce jour en philosophie du langage. À cheval entre deux traditions qui donnèrent une place prépondérante à la logique et au langage pour résoudre la plupart des problèmes en philosophie, Leibniz fait figure de pilier au $xvii^e$ siècle aux côtés de quelques autres, dont Arnauld et Nicole, qui tentèrent de développer ce qu'on appelle aujourd'hui plus couramment une sémantique. La théorie leibnizienne de la vérité est, en somme, exposée ici dans une perspective proche de la philosophie analytique ; on tente du moins, à partir du corpus de Leibniz, de répondre aux questions que se posent encore actuellement les philosophes de ce courant, ce qui est en soi une entreprise assez originale à l'intérieur de la tradition du commentaire leibnizien de langue française.

L'objet principal qui structure cette étude est d'ailleurs l'une des thèses centrales de la philosophie leibnizienne sur laquelle plusieurs autres auteurs se sont également penchés, à savoir qu'une proposition est vraie quand *prædicatum in est subiecto*, quand le prédicat est contenu dans le sujet. C'est dire que fondamentalement, l'analyse conceptuelle seule des termes d'une proposition suffit à comprendre le lien nécessaire entre un sujet et un prédicat et à déterminer s'il est vrai ou faux. Par exemple, lorsqu'on affirme que *Socrate est mortel*, le prédicat *mortel*

doit être compris pour Leibniz dans la notion *Socrate*, c'est-à-dire que la *mortalité* entre nécessairement, comme propriété, dans l'explication du sujet *Socrate*. En fait, pour l'exprimer en des termes que Kant a rendus célèbres, toutes les propositions vraies ont pour Leibniz la forme des propositions analytiques : dans la compréhension du sujet *Socrate* se trouve la qualité d'être mortel. Évidemment, pour une tradition qui comprend la dualité entre les propositions synthétiques et analytiques surtout à la manière kantienne, cette définition de la proposition vraie semble extrêmement abusive ; au contraire, même aujourd'hui, seules les vérités logiques pourraient à la limite satisfaire à cette définition. Cependant, pour Leibniz, cette conception de la vérité prend tout son sens à l'intérieur de son système et accompagne une série d'autres thèses épistémologiques et métaphysiques. Le but de Rauzy est de restreindre la portée de ses analyses aux seules considérations sémantiques, logiques et ontologiques. L'idée d'une inhérence conceptuelle a des répercussions primordiales sur l'ensemble de la philosophie leibnizienne ; Rauzy veut toutefois la comprendre dans cette perspective bien précise pour en circonscrire rigoureusement les aspects intéressants.

Le premier de ceux-ci fait référence à la relation entre cette idée d'inhérence conceptuelle et l'énoncé qui l'exprime. Le chapitre premier de l'ouvrage porte donc sur ce rapport d'expression existant entre les notions et les propositions d'un côté, les phrases et les termes de l'autre. Rauzy montre comment tout le projet leibnizien d'une caractéristique universelle est foncièrement lié à ces considérations sur la nature de la proposition et à cette définition de la vérité (p. 63-79). Ensuite, un examen précis est effectué pour expliquer le lien entre les concepts ou notions (ces deux termes sont presque toujours interchangeables chez Leibniz) et les objets auxquels ils réfèrent. Des problématiques plus ontologiques sont ici en jeu, et Rauzy expose la position leibnizienne à leur sujet, du moins du point de vue qu'il a adopté. La dichotomie intention/extension fait également l'objet d'une attention particulière, l'auteur montrant bien comment cette idée d'inhérence conceptuelle débouche pour Leibniz sur une logique intensionnelle (p. 143-163). Finalement, le dernier grand thème abordé par Rauzy concerne la relation ontologique, présente dans la philosophie leibnizienne, entre substance et accident, recoupant celle du sujet et du prédicat ; ici encore, les problèmes métaphysiques dépendent d'analyses et de démonstrations logiques et sémantiques.

L'auteur prend soin de bien remettre en contexte ces différentes thèses : les positions de philosophes tels qu'Aristote, Guillaume d'Ockham, Thomas d'Aquin, Jungius, Suarez, Hobbes, Arnauld et d'autres sont longuement discutées, afin d'éclairer la genèse des arguments et des affirmations de Leibniz. Sur chaque thème, Rauzy essaie d'établir les filiations et les influences que ces philosophes ont pu exercer sur le développement de la pensée leibnizienne. D'autre part, l'auteur relie souvent les idées leibniziennes à des philosophies plus contemporaines qui ont pris une tangente analogue ou poursuivi certains débats auxquels Leibniz s'était intéressé ; Frege, Dummett, Strawson ou Grice sont signalés, et, à plusieurs reprises, leurs interrogations sont mises en relation avec les préoccupations leibniziennes.

Quelques critiques peuvent être adressées à ce travail. D'abord, en voulant circonscrire la théorie de la vérité de Leibniz à ses éléments proprement logiques, certains aspects de cette doctrine ont été volontairement omis, dont les composantes gnoséologiques. De ce fait, cette étude semble par moments lacunaire. Le travail qui concerne plus spécifiquement la théorie leibnizienne de la connaissance a en partie

déjà été fait, entre autres par des chercheurs tels Yvon Belaval, Mark Kulstad et Robert McRae. Mais il nous semble que pour situer et justifier certaines opinions qu'adopte Leibniz en métaphysique ou en philosophie de la logique, il aurait été intéressant et peut-être même nécessaire d'y insérer des explications d'ordre épistémologique. Comme la plupart des questions auxquelles Leibniz s'est intéressé, ces deux disciplines sont tellement interreliées qu'il est souvent difficile de les séparer. Par exemple, la typologie leibnizienne des idées débouche et détermine par bien des aspects les vues qu'il adopte sur le langage. Le deuxième point qui peut être soulevé, tout en étant intimement lié à la première observation, vient du fait que Rauzy ne traite pas d'auteurs dont il aurait probablement été important de rendre compte. Des philosophes comme Ramus, Descartes ou Locke ne sont pas ou à peine mentionnés, bien qu'ils aient influencé ou inspiré d'une manière notable Leibniz dans ses prises de position en philosophie du langage et de la logique. La direction qu'a prise Rauzy limitait sans aucun doute l'explicitation de la pensée de ces auteurs, mais il apparaît que pour la compréhension de cette doctrine, certaines analyses auraient peut-être dû être faites. Il n'empêche que ce travail ouvre des voies nouvelles et donne des pistes de lecture originales concernant la philosophie leibnizienne et sa théorisation du concept de vérité, surtout pour un lectorat francophone.

CHRISTIAN LEDUC

Université de Montréal

Bernard Mandeville, *Pensées libres sur la religion, sur l'Église, et sur le bonheur national*, seconde édition revue, corrigée et augmentée. Manuscrit Montbret 475 de la Bibliothèque municipale de Rouen, trad. de l'anglais et édité par P. Carrive et L. Carrive, avec une introduction de P. Carrive, Paris, Honoré Champion, coll. «Libre pensée et littérature clandestine», 2000, 295 pages.

Déjà coéditeurs de la *Fable des abeilles* parue en deux volumes chez Vrin (1990-1991), Paulette et Lucien Carrive s'attachent ici à enrichir de nouveau notre connaissance de l'œuvre de Mandeville en publiant une traduction française manuscrite du XVII^e siècle restée inédite des *Free Thoughts on Religion, the Church and National Happiness*. Certes, dès 1722, Justus Van Effen avait proposé une traduction française de cet ensemble de textes que constituent les *Free Thoughts*, mais les éditions successives de sa traduction ne prenaient en compte que la première édition de l'ouvrage anglais (Londres, 1720; réimpression en 1721 et 1723). D'où l'intérêt réel de proposer l'édition du manuscrit Montbret 475 de la Bibliothèque municipale de Rouen, qui tient compte, lui, des ajouts de la seconde édition des *Free Thoughts* (Londres, 1729), qui, quoique relativement peu nombreux, ne sont pas mineurs. En effet, les changements proposés «concordent à renforcer l'image d'un Mandeville, sinon Whig orthodoxe [...], du moins proche des Whigs, par son enthousiasme pour le régime mixte de l'Angleterre, par l'hommage qu'il rend à Guillaume III, alors que l'ouvrage est rédigé sous George I^{er}, et par sa sympathie pour les dissidents» (p. 10). À cela s'ajoute dans cette seconde édition une critique plus marquée de l'autoritarisme tant religieux que politique. Au mérite de la publication de la seconde édition plutôt que de la première s'ajoute également celui du traducteur